CHAPITRE IV.
(suite Légion allobroge)

LA 4e DEMI-BRIGADE D'INFANTERIE LÉGÈRE OU DEMI-BRIGADE ALLOBROGE (1795-96).

L'embrigadement des allobroges à Toulouse. — Départ pour l'armée d'Italie. — Commencement des hostilités dans les Apennins.

Deux années de guerres et de fatigues incessantes avaient profondément modifié la composition du corps d'officiers de la légion, depuis la revue d'effectif de mai 1793. Des trois officiers supérieurs de la première formation, **BUSIGNY, DOPPET** et **DESSAIX**, le premier était rentré dans l'obscurité, le second était devenu général en chef, le troisième était colonel ou chef de brigade de la légion. L'intègre et zélé quartier-maître **BOINOD**, devenu commissaire des guerres, avait été remplacé par le sous-lieutenant **CHARRATIER**. Des trois adjudants-majors que comportait primitivement la légion, l'un, **GROS**, avait été retraité pour blessures dans le grade de capitaine ; le second, **GARIOD**, était devenu capitaine de gendarmerie ; le troisième, **TRAPIER**, commandait une des compagnies de la légion.
Des 14 capitaines d'infanterie de mai 1793, 3 seulement restaient en fonctions : **DUC, VIVIAND** et **GUINET**. Quant aux 11 autres : **DUPAS** et **SERAS** étaient chefs de bataillon ; **Placide SOUVIRAN** et **Claude DESSAIX** étaient morts sur le champ de bataille ; **JANET** et **Antoine FORESTIER** étaient morts d'épuisement à la fin de la guerre contre l'Espagne ; **LOGUET** avait, vers la même époque, « déserté pour affaire malheureuse », disent les registres du corps ; **BÉTEMPS**, boiteux depuis sa blessure, était passé dans le service d'état-major ; **TURINAZ** avait été congédié pour infirmités ; **DALLIÈRES** était passé dans la gendarmerie, et enfin **Michel CHASTEL** avait quitté la légion pendant le siège de Toulon pour prendre le commandement d'un ramassis de Méridionaux qui s'intitulèrent pompeusement *Légion de la Montagne, fille des sociétés populaires*[1].
La plupart des lieutenants et tous les sous-lieutenants étaient sergents ou simples volontaires en 1793.
Après la paix avec l'Espagne, la légion se mit en marche pour se rendre à Toulouse, où, pour la première fois, elle prit un repos de trois mois.
C'est à Toulouse que la légion subit sa transformation en demi-brigade, en vertu de la loi d'amalgame.
Elle conserva ses deux bataillons d'infanterie et en reçut un troisième. Ce nouveau corps réuni à la légion était un bataillon de volontaires nationaux créé en février 1793 sous le nom de 4e bataillon de chasseurs de montagnes. Il avait fait les campagnes de 1794 et 1795 contre les Espagnols dans les Pyrénées-Orientales.
Le chef de ce bataillon, **HÉRAL**, entra dans la demi-brigade allobroge avec son grade.

1 Dans ce nouvel emploi, et avec le grade de chef de brigade (colonel), Michel Chastel ne rendit aucun service à l'armée ; il fut même destitué et emprisonné par ordre des représentants en mission, tandis que son frère Amé suivait une belle carrière militaire avec les dragons allobroges, et que son frère Antoine, officier de hussards, mourait de ses blessures à Toulouse.

Cet amalgame, complété en novembre 1795, eut pour conséquence le changement de dénomination de la légion. Elle reçut le nom de 4e demi-brigade légère ; mais elle continua à être désignée sous celui de *demi-brigade allobroge,* qu'elle avait illustré. Son complet de guerre fut dès lors de 3,240 hommes.
Dans ce nouveau corps, les allobroges formèrent :

Les compagnies de carabiniers du 1er et du 2e bataillon ; Les 1re, 2e, 4e, 6e, 7e, 8e compagnies du 1er bataillon ;
Les 1re, 6e, 7e compagnies du 2e bataillon ;
Les 1re, 3e, 4e, 5e, 6e, 7e, 8e compagnies du 3e bataillon.

Un état nominatif des officiers du 28 frimaire an IV (19 déc. 1795) porte les attestations suivantes :

« Nous n'avons aucun officier dans le susdit corps qui soit dans le cas prévu par les articles 14 et 15 de la loi du 3 brumaire, IVe année républicaine[1].
« Il n'en existe non plus aucun qui nous ait mis dans le cas de suspecter leur moralité et probité. Tous au contraire ont donné des preuves des sentiments d'honneur qui distinguent les soldats républicains et du civisme le plus pur, ainsi que de courage et de bravoure dans plusieurs campagnes consécutives devant les ennemis de la République.

« En foi de quoi, nous, membres composant le conseil d'administration de la 4e demi-brigade avons signé le présent.
« Toulouse, le 28 frimaire, ive année républicaine. »

CHARRATIER, quartier-maître trésorier. — Le chef de brigade, DESSAIX.
TRAPIER, capitaine commandant. — Le chef de bataillon, DUPAS.
MARION, capitaine.
BERLIOZ, sous-lieutenant. — Le chef de bataillon, HÉRAL.
DELAYE. — Vu :
BARBIER, adjudant-major. — Le général de brigade,
REINIER, sergent-major. — SOL.

La cessation des hostilités sur les frontières des Pyrénées ayant rendu disponibles les vaillantes troupes qui avaient porté la guerre sur le territoire ennemi, elles furent, après un repos de trois mois à Toulouse et aux environs, désignées pour l'armée d'Italie, où de nouveaux et glorieux champs de bataille les attendaient.
La demi-brigade allobroge quitta Toulouse vers le milieu de janvier 1796, et ses trois bataillons s'acheminèrent par Villefranche, Castelnaudary, Narbonne, Montpellier, Lunel et Nîmes. Le croirait-

1 Art. 14 Tout officier de terre et de mer. qui, étant en activité de service au 10 août 1792, a, depuis cette époque, donné sa démission, et qui a été réintégré dans un service quelconque, est destitué de ses fonctions et ne pourra être réemployé au service de la République.
Art. 15. Tout officier. qui n'était pas en activité de service le 15 germinal an m, et qui a été placé depuis cette époque jusqu'au 15 thermidor même année, est suspendu de ses fonctions et ne pourra être réintégré que par ordre exprès du Directoire exécutif, sur preuves authentiques de bons services antérieurement rendus à la République.

on ? Dans cette marche à travers les contrées les plus méridionales de la France, les troupes souffrirent horriblement du froid et perdirent beaucoup de monde.

« La journée de Lunel à Nîmes fut terrible, lisons-nous dans les notes d'un lieutenant du 2e bataillon[1]. La neige, les glaçons tombaient si fortement qu'à peine la troupe pouvait cheminer, et on remarquait que chacun avait la figure glacée à tel point qu'on observait tous les visages enflés, pleins de glaçons. Cette terrible journée n'empêcha pas que, sur près de 400 hommes que comptait notre bataillon, nous arrivâmes 50 à Nîmes, notre destination Le reste était dispersé et perdu dans les neiges. Les habitants de Nîmes furent à leur rencontre à une heure de nuit, portant de l'eau-de-vie et autres liqueurs pour secourir ceux que le froid avait pu surprendre[2].» Au nombre de ceux qui périrent pendant cette marche, se trouva **Georges SOUVIRAN**, lieutenant à la 4e compagnie du 1er bataillon. De Nîmes à Beaucaire, les malheureux fantassins eurent le même sort. De là, ils se rendirent par Aix, Brignoles, Draguignan, Grasse, Nice et San Remo, aux postes qui leur furent assignés à l'armée d'Italie, d'abord à Oneille et Albenga, puis à Bardinetto.

La demi-brigade allobroge fit partie de la division **AUGEREAU**, brigade **RUSCA**. Elle formait brigade avec la 29e légère (chef de brigade, Balleydier, d'Annecy) dans laquelle se trouvait le 3e bataillon de volontaires nationaux du Mont-Blanc. Le 1er bataillon du Mont-Blanc (chef de brigade, Riondet, des Échelles) faisait aussi partie de la division **AUGEREAU**, brigade **MÉNARD**. Les autres bataillons de volontaires du Mont-Blanc étaient répartis dans les divisions de l'armée d'Italie.

L'aspect des troupes, à cette époque, était étrange.

A la veille de l'ouverture de la campagne d'Italie, on donna des fusils aux lieutenants et aux sous-lieutenants, et à chaque soldat, 8 paquets de cartouches et 5 rations de biscuit. D'ailleurs point d'équipages, point d'ambulances. Les officiers supérieurs étaient à pied, le sac au dos, comme les officiers des compagnies. La plupart des généraux eux-mêmes étaient à pied. Le soldat, coiffé, vêtu et chaussé comme il pouvait, n'avait pas toujours de sac, et le remplaçait souvent par une sorte de musette qui pendait à son côté.

Dans la nuit du 20 au 21 germinal, les Autrichiens attaquèrent et surprirent un poste allobroge sur la montagne de la Cota. Ce poste était isolé et facile à cerner ; les hommes du détachement et le lieutenant **BŒUF**, qui le commandait, furent faits prisonniers.

Après cette surprise, la brigade **RUSCA**, qui était à Bardinetto, eut ordre de bivouaquer et de se tenir prête à soutenir une attaque. Contrairement à ces prévisions, l'ennemi n'attaqua pas le 22, et le 23 à la pointe du jour, la brigade se rendit Calizzano (pays de Gênes).

Chacun des corps qui prirent part à l'étonnante campagne de 1796-97 dut fournir un *Rapport historique* sur les affaires auxquelles il avait participé. Nous croyons devoir reproduire intégralement le rapport rédigé par la demi-brigade allobroge ; nous n'avons ajouté que quelques notes à ce récit original, qui forme l'objet du chapitre suivant.

1 François Dessaix.

2 Cependant, à cette époque, le Midi était peu sympathique aux républicains : « L'esprit public était si mauvais dans la Provence, le Languedoc, etc., lorsque nous y avons passé, qu'un républicain rougissait de s'y appeler Français. » (Lettre du chef de brigade Dessaix à son père, du 29 floréal an IV.)

LÉGION ALLOBROGE
(1er MESSIDOR AN III — 19 JUIN 1795).

État-major.

Chef de brigade.	Dessaix.
Chef de bataillon.	Dupas.
—	Seras.
Quartier-maître trésorier.	Charratier.
Adjudant-major.	Barbier.
—	Gaudet.

1er bataillon.

	Capitaines.	Lieutenants.	Sous-lieutenants.
Carabiniers.	Dessaix (Aimé).	«	Janet (Claude).
1re comp.	Neploz.	Fournier.	Jolifier.
2e —	Viviand.	Préau.	Richard (Hub.).
3e —	Duc.	Tillier.	Perret.
4e —	Dubuisson.	Savoye.	Norin.
5e -	Rayer.	Bocquet.	Richard (Adam).
6e —	Trapier.	Donnet.	Bœuf.
7e —	Nô.	Donnat.	Thomas.
8e -	Baud.	Pourchet.	Verdelet.

2e bataillon.

Carabiniers.	Marion (Joseph).	Allouard.	Février.
1re comp.	»	Guerrier.	Dubouloz.
2e —	Guinet.	Dessaix (Fr.).	Tiercis.
3e —	Gamen.	Souviran (G.).	Paulin.
4e —	Voirin.	Michel.	Marion (Fr.).
5e —	Bayard.	Maillard.	Fregevize.
6e —	Forestier (Fr.).	Besançon.	Basset.
7e —	Torlez.	Janniot.	Hanquier.
8e —	Deveyle.	Cottet.	Roy dit Bidal.

Canonniers.

	Capitaines.	Lieutenants.	Sous-lieutenants.
En 1er	Constantin.	Perisse.	Georgeon.
En 2d.	Mazerat.		

Ancestrami

4e DEMI-BRIGADE D'INFANTERIE LÉGÈRE (DEMI-BRIGADE DES ALLOBROGES).

État nominatif des officiers de l'ancienne légion allobroge.

LE 28 FRIMAIRE AN III. — 19 DÉCEMBRE 1795.

État-major.

Chef de brigade.	Dessaix.
Chef de bataillon	Héral.
—	Dupas.
—	Seras.
Quartier-maître trésorier capitaine	Charratier.
Adjudant-major capitaine.	Barbier.
— lieutenant	Gaudet.
Adjudant sous-lieutenant.	Petit.
—	Sellier.

1er bataillon

	Capitaines.	Lieutenants.	Sous-lieutenants.
Carabiniers.	Marion (Joseph).	Allouard.	Ferrier.
1re comp.	Viviand.	Préau.	Richard (Hub.).
2 e—	Trapier.	Donnet.	Bœuf.
4e —	Gamen.	Souviran.	Paulin.
6e —	Bayard.	Maillard.	Fregevize.
7e —	Torlez.	Janniot.	Hanquier.
8e —	»	Guerrier.	Dubouloz.

2e bataillon.

	Capitaines.	Lieutenants.	Sous-lieutenants.
Carabiniers.	Dessaix (Aimé).	»	Janet (Claude).
1re comp.	Duc.	Tillier.	Perret.
6e —	Forestier (Fr.).	Besançon.	Basset.
7e —	Nô.	Donnat.	Thomas.

3e bataillon.

1re comp.	Guinet.	Dessaix (Fr.).	Tiercis.
3e —	Deveyle.	Cottet.	Berlioz.
4e —	Voirin.	Michel.	Marion (Fr.).
5e —	Dubuisson.	Savoye.	Morin.
6e —	Royer.	Bocquet.	Richard (Adam).
7e —	Baud.	Pourchet.	Verdelet.
8e —	Neploz.	Fournier.	Jolifier.

Ancestrami

CHAPITRE V.

CAMPAGNES D'ITALIE (1796-97).

———

RAPPORT HISTORIQUE

Sur les affaires où s'est trouvée la demi-brigade d'infanterie légère portant aujourd'hui le n° 27. depuis l'entrée de la campagne du Piémont jusqu'à l'époque qui a dû, sous le commandement du général **BONAPARTE**, déterminer la paix entre la puissance impériale et la République française.
Ce fut le 25 germinal an IV de la République française, que la 4e demi-brigade d'infanterie légère, composée de la légion allobroge et du 4e bataillon de volontaires nationaux des chasseurs de montagne faisant aujourd'hui partie de la 27e, entra dans la carrière glorieuse qui devait, au milieu des combats, immortaliser les vainqueurs de l'Italie.
La demi-brigade allobroge était cantonnée à Calizzano, rivière de Gênes, lorsque son chef reçut l'ordre de se porter sur Ziovetti pour attaquer l'ennemi qui gardait cette hauteur et s'emparer d'une redoute qui la défendait. Aussitôt que l'on eut aperçu l'avant-poste, le commandant fit faire halte à la troupe et se hâta d'envoyer sur les flancs des tirailleurs. Dirigeant ensuite sur la redoute la marche du reste de sa colonne, il crut devoir électriser le courage de ses camarades par le chant de l'hymne patriotique du Départ, et au même instant, sans tirer un coup de fusil, la redoute fut au pouvoir des Français. Ceux-ci se rendirent maîtres des tentes et de beaucoup d'autres effets de campement. Ils firent plusieurs prisonniers dont quelques-uns étaient officiers.
Chaque soldat fut heureux dans cette expédition. Il n'y eut que le chef de brigade **DESSAIX** qui, en entrant dans la redoute, reçût à la tête un léger coup de baïonnette.

Il fallut ensuite poursuivre l'ennemi. Ce fut par des chemins tortueux et couverts de bois, que nous arrivâmes à la portée du canon de la redoute de Saint-Jean-de-Maramas avec une une vivacité dont les républicains seuls sont capables. Le succès couronnait bientôt l'espoir des enfants de la Liberté. Cette redoute armée de deux pièces de canon était défendue par près de 600 Piémontais. Il s'agissait de les débusquer de ce poste. A cet effet, le brave chef de bataillon **DUPAS** descendit sur la gauche à la tête du 3e bataillon, et, tandis qu'il marche à travers des ravins et des précipices pour arriver dans une plaine, à dessein de couper la retraite à l'ennemi, la colonne de droite était en observation et celle du centre se disposait à emporter la redoute d'assaut. Mais les troupes piémontaises aperçurent bientôt le mouvement de la colonne de gauche et crurent devoir chercher leur salut dans une prompte retraite (ce que nous vîmes exécuter au moment même où nous allions les attaquer).
La redoute devenue le prix de la valeur républicaine, nous fîmes plusieurs prisonniers. L'ennemi perdit ses caissons, mais il avait emmené ses pièces, lesquelles cependant furent bientôt au pouvoir des vainqueurs, car, obligé d'accélérer sa marche, il abandonna sur la route son artillerie.
Les capitaines **MÈNE** et **FORESTIER**, officiers estimables, furent blessés dans cette affaire, et le lieutenant **BESANÇON** reçut un coup de feu dont il mourut quelques jours après. Ce brave officier, recommandable par son républicanisme et ses vertus militaires, fut sincèrement regretté de tous ses concitoyens.
Celui qui, surtout, donna des preuves de bravoure fut le citoyen **BOUVIER**, sergent-major des carabiniers ; il était à la poursuite de l'ennemi et s'était déjà signalé en faisant à lui seul plusieurs prisonniers, lorsqu'il fut attaqué par trois Piémontais, au nombre desquels était un officier du régiment aux gardes. Il se battit avec eux et les blessa chacun à leur tour. Il reçut lui-même plusieurs

blessures et il en mourut quelque temps après. La perte de cet intrépide militaire mérita tous les regrets de ses camarades, comme son dévouement à la défense de la patrie avait été l'objet de leur admiration.
Nous restâmes maîtres du champ de bataille et revînmes sur la redoute après avoir donné la chasse à l'ennemi à près de deux lieues plus loin.
Le lendemain 26, la demi-brigade partit de Saint-Jean-de-Maramas pour se rendre à Montezemolo. De là elle vint à Roccaciglie et se transporta ensuite au camp retranché sous Ceva.
Aussitôt que nous fûmes entrés dans cette ville, le chef de brigade **DESSAIX** fut chargé de sommer le fort de se rendre. Le gouverneur refusa toute proposition vu qu'il n'avait point été attaqué.
Il fallut ensuite entreprendre une marche de quelques jours consécutifs :

Le 8 floréal	elle nous conduisit	à Nuova ;
Le 9	—	Albanuova ;
Le 10	—	Cravanzana ;
Le 11	—	Santo-Stefano ;
Le 12	—	Acqui ;
Le 13	—	Bosco ;
Le 14	—	Castelnovo ;

de là sur Cornale, et bientôt aux rives du Pô. Nous y parvînmes sans avoir rien à faire avec l'ennemi. Il avait déjà abandonné Cornale, lorsque nous y arrivâmes, laissant à la disposition de la République un magasin d'habillements et des vivres en assez grande quantité. Il avait mis le feu a quelques barques, mais comme il en restait trois à la rive opposée, lesquelles étaient chargées de sel, le chef de notre demi-brigade traversa la rivière dans un petit bateau avec cinq carabiniers. Il s'empara de ces barques à la vue des troupes ennemies et les fit ramener de l'autre côté, sans éprouver de leur part la moindre inquiétude.
Le 18 fut destiné à parcourir les bords du Pô, pour arriver du côté de Plaisance à dessein d'effectuer la traversée de ce fleuve. En conséquence, comme il était de toute nécessité de protéger l'avant-garde dans cette expédition, on fit passer en premier lieu les trois compagnies de carabiniers de la 4e demi-brigade ; ces compagnies faisaient alors partie d'un bataillon d'élite nouvellement commandé par le citoyen **DUPAS**[1]. Cette troupe soutint avec une fermeté admirable le feu des impériaux qui s'opposaient à son débarquement. Le passage est effectué, les autres compagnies du même bataillon se réunissent aux premières pour résister à la charge de la cavalerie autrichienne.
L'avant-garde traverse, le Pô à son tour et se repose le restant de la journée. Le lendemain nous attaquons ensemble l'ennemi, il est contraint de se replier et nous le poursuivons jusqu'aux portes de de Pizzighettone. Ainsi fut vengée la mort de quelques braves qui venaient d'expirer pour la défense

1 Les bataillons de grenadiers ou de carabiniers étaient temporaires et les compagnies qui les formaient ne cessaient pas d'appartenir à leurs corps respectifs. Le bataillon de Dupas était composé des trois compagnies de carabiniers de la demi-brigade allobroge et des trois de la 29e légère. Le 15 messidor, le général en chef « satisfait de la bonne conduite et de la bravoure de ce bataillon, ayant remarqué que beaucoup de ces braves soldats étaient sans souliers et sans habits, » fit délivrer au bataillon entier, à titre de gratification, 458 habits, autant de culottes et autant de paires de souliers.
Le 2 thermidor, Bonaparte écrivit à Dupas pour le charger de témoigner aux braves grenadiers du 5e bataillon sa satisfaction « pour leur bravoure et leur bonne conduite devant Mantoue ».
Le général en chef ajoute qu'il fera connaître au gouvernement et à toute l'armée les services essentiels qu'ils rendent à la patrie.
Le 25 mars 1797, le chef de bataillon Dupas reçut un sabre d'honneur pour « avoir passé un des premiers le pont de Lodi ».

de la patrie. D'autres furent faits prisonniers ; de ce nombre était le capitaine **DUBUISSON**, officier plein de zèle et de courage.
Le 20, la demi-brigade se porta sur Malio et pendant la nuit elle vint à Borghetto.
Le 21, journée à jamais mémorable, devait ajouter un nouveau prix aux lauriers des défenseurs de la patrie.
On arrive à Lodi avec une extrême rapidité. Les Autrichiens avaient réuni leurs forces et disposé leur artillerie de manière à nous attendre avec sécurité au passage du pont qui se trouvait à la sortie de cette ville.
Les carabiniers commandés par le citoyen **DUPAS** s'élancèrent sur le pont avec une intrépidité qui a peu d'exemples et sans que rien fût capable de les arrêter ; ils passèrent au milieu d'un feu terrible de mousqueterie et de 20 pièces de canon. Jamais peut-être spectacle ne fut plus frappant aux yeux d'un ennemi qui se croyait si bien en état de défense.
Parmi les hommes qui dans cette affaire reçurent des blessures mortelles, on doit remarquer le citoyen **BALLAN**, lieutenant des carabiniers, militaire estimable sous tous les rapports et dont la mort a fait perdre à la République l'un de ses plus zélés défenseurs.
Cependant les troupes de l'avancée, engagées dans un combat qui devenait opiniâtre, étaient dans une position qui exigeait un prompt secours, lorsque heureusement le restant de l'avant-garde, à peu de distance de Lodi, reçut l'ordre de voler sur les traces de nos frères d'armes. Aussitôt le citoyen **DESSAIX** se précipite sur le pont à la tête de sa demi-brigade et va augmenter le nombre des combattants. La victoire ne fut pas longtemps indécise. Tous les soldats, animés d'un républicanisme qui leur faisait faire des prodiges de valeur, mirent en fuite l'ennemi ; ils les poursuivirent pendant plusieurs heures et revinrent avec beaucoup de prisonniers.
Nous restâmes jusqu'au 24 au camp sous Lodi et en partîmes pendant la nuit pour Crema et de là à Pavie. Nous séjournâmes en cette ville d'où nous partîmes le 3 prairial pour Milan. Le 4, à Cassano, le 5 à Betala, où le chef de la demi-brigade ne reçut que le 8 l'ordre de se transporter devant Brescia, afin d'arriver le 10 à Salò. Ce fut sur les hauteurs de cette petite ville, à l'avancée d'un village nommé Gazzano qu'il fallut se disposer à prendre des positions militaires.

Pendant ce temps, nos carabiniers se trouvaient du côté de Bussolengo. L'ennemi était au delà de l'Adige. Il fallait le chasser de cette position, mais la difficulté consistait à traverser la rivière, la barque de la traille ayant été conduite à la rive opposée. Que font alors deux lieutenants des susdites compagnies ? Ils se débarrassent de leurs vêtements, se précipitent dans l'onde et vont à la nage tâcher de ramener la barque du côté de leurs frères d'armes. Les esclaves à l'aspect des républicains, prennent l'épouvante, ils disparaissent. Les citoyens **ALLOUARD** et **SAVOYE** poursuivent un instant les fuyards et reviennent exécuter leur dessein. Mais au milieu de cette opération la corde casse et nos deux intrépides lieutenants reviennent à la nage rejoindre leurs camarades.
La demi-brigade, toujours au-dessus de Salò, ne faisait aucun mouvement. Tout fut calme pendant quelque temps, et l'on n'eut de combat à soutenir que le 11 thermidor, époque à laquelle les Autrichiens vinrent livrer bataille.
La colonne qui se dirigea sur Salò, en passant par la Val-Sabbia, était d'environ 18,000 hommes. Le général **SAURET**, qui commandait dans cette partie, n'en avait que 3,000 à lui opposer. On fut instruit pendant la nuit du 10 au 11 des tentatives de l'ennemi et aussitôt la demi-brigade se mit sous les armes. Ce ne fut pourtant que le matin que le chef de brigade **DESSAIX**, au retour de sa découverte, vint annoncer l'approche des impériaux. Le feu fut bientôt engagé. Il devint des plus violents et après plusieurs heures d'un combat qui disputait le terrain à l'ennemi, il fallut abandonner le poste de la *Corona*. Nous descendîmes sur Salò, mais les Autrichiens y furent aussitôt que nous. Il fallut gagner par la force des armes le passage par la ville. L'entreprise réussit et nous vînmes

nous porter sur le camp vulgairement appelé *camp des Piémontais*. Les troupes ennemies tentèrent vainement de s'en emparer. Le poste fut défendu avec une intrépidité sans égale.
Le brave général **RUSCA**, sous le commandement duquel nous avions été depuis notre entrée en Piémont, reçut une blessure dangereuse. Les capitaines **MARION** et **VOIRIN**, les lieutenants **SAVOYE** et **FOURNIER**, de même que le sous-lieutenant **JOLIFIER**, tous officiers pleins de bravoure et de zèle pour le bien du service, et la plupart blessés dans cette action, furent faits prisonniers.
Sur ces entrefaites, 400 hommes environ de notre demi-brigade, commandés par le chef de bataillon **SINETY**, lesquels se trouvaient campés au delà de Salò, voulurent traverser la ville pour tâcher de s'unir à leurs frères d'armes ; ils firent des efforts inouïs pour y parvenir ; mais, accablés par des forces plus de six fois supérieures en nombre, ils furent contraints de se retirer et se retranchèrent dans le château de Martinengo. Dans une de ces attaques le citoyen **SINETY** fut fait prisonnier. Tout exigeait cependant que l'on se fit jour à travers les baïonnettes ennemies. Le chef de bataillon **BERARD** fut chargé de cette expédition. Il ne put y parvenir malgré tous ses efforts. Il se retira sur les hauteurs où il se défendit toute la journée du 11 et le lendemain soir s'enferma dans le château.
Des parlementaires autrichiens sommèrent à plusieurs reprises le commandant de cette nouvelle place de céder à la force des armes et des circonstances, disant que « les cohortes républicaines avaient été battues de toutes parts, qu'il ne restait plus aucune trace de leurs victoires et que le peu de fuyards qui avaient trouvé le moyen d'échapper au carnage allaient être arrêtés au passage du Pô, par les grandes précautions du général **WURMSER** ». Ce langage perfide ne déconcerta nullement la petite garnison du château et les parlementaires furent renvoyés.
Cependant notre demi-brigade, réunie aux carabiniers de la 15e, soutenait le poste du *camp des Piémontais*. Après une vive résistance qui dura jusqu'à la nuit, nous nous retirâmes sur Desenzano, sous le commandement du général **SAURET**. Nous y demeurâmes le 12, et pendant la nuit l'ordre fut donné de marcher contre Salò. A peine l'aurore eut-elle commencé à paraître, qu'elle annonça plutôt l'arrivée de Bellone que celle de Phébus. Les soldats français, toujours animés de ce feu divin qui les réchauffe en combattant pour la liberté, attaquent avec vigueur, et bientôt les avant-postes de l'ennemi sont culbutés. Ils parviennent à la porte de Salò et pénètrent jusque dans la première rue gardée par deux pièces de canon chargées à mitraille. Trois fois ils furent repoussés et se retirèrent sur le *camp des Piémontais*. Après un instant de repos, le chef de brigade **DESSAIX** harangue sa troupe avec cette énergie qui le caractérise. Le feu de ses expressions passa dans l'âme de ses subordonnés ; il fit battre la charge et bientôt nous entrâmes dans Salò aux cris mille fois répétés de : *Vive la République !*
La prise de cette place fut suivie de celle de plusieurs pièces de canon. Les Autrichiens fuyaient de toutes parts et nous profitâmes du moment pour débloquer la 15e, laquelle éprouvait alors une vive canonnade de huit barques armées qui, du côté du lac, assiégeaient le château dans lequel elle s'était réfugiée.
Dans cette expédition, le chef de brigade **DESSAIX** fut blessé à l'épaule. Les sous-lieutenants **DRAPEYRON** et **DENNEVILLE**, officiers pleins de civisme et de vertus militaires, reçurent un coup de feu des plus dangereux ; et nous perdîmes le lieutenant **PAULIN**, militaire vraiment digne de l'estime de ses frères d'armes.
Les officiers et soldats se conduisirent dans cette reprise de Salò avec un courage dont les preuves éclatantes n'appartiennent qu'à cette sublime énergie qui fait le partage des cœurs républicains.
L'ennemi se rallia sur les hauteurs de Salò en forces bien supérieures aux nôtres. Le poste n'était plus tenable et nous nous retirâmes sur les positions de Desenzano.
Le 14, au soir, nous nous portâmes sur Brescia, et le 15, pendant la nuit, nous revînmes auprès de Salò. Le lendemain, avant le jour, nous nous mîmes en marche pour l'attaquer. Les Autrichiens

avaient avancé leurs postes et nous les forçâmes ; après un combat d'une opiniâtreté soutenue, Salò voit de nouveau briller nos armes triomphantes. Nous fîmes environ 300 prisonniers dont 200 hussards parmi lesquels un général.

Cependant au milieu de ces avantages, l'adjudant général **VEAUX** se trouvait dans une position qui exigeait le plus prompt secours. Il avait établi son poste à Gavardo. Le citoyen **DESSAIX** entreprit, mais en vain, de lui conduire un renfort ; il fut coupé, obligé de se retirer sur Desenzano et, après avoir rallié environ 300 hommes de diverses demi-brigades, il revint sur le *camp des Piémontais.* Aussitôt arrivé il reçut l'ordre de se porter à Salò ; il partit et parvint à s'emparer de la porte de Brescia. Cette journée nous coûta quelques prisonniers, du nombre desquels furent les lieutenants **COTTET** et **BOCQUET**, de même que le sous-lieutenant **MARION**, tous trois républicains entièrement dévoués à la défense de leur patrie.

Le lendemain 17, nous attaquâmes l'ennemi qui était près du camp de Tormini et de Gazzano ; nous le battîmes complètement et le poursuivîmes jusqu'aux hauteurs de Vistone dans le val de Sabbio. Nous revînmes ensuite occuper nos premiers postes et nous les gardâmes jusqu'au 24 du même mois, époque à laquelle nous nous dirigeâmes vers la Rocca d'Anfo. Ce poste est un château adossé à un roc escarpé baignant son pied dans le lac d'Idro. Il était défendu par 120 hommes. Le pont-levis en fermait le passage, mais la valeur républicaine eut bientôt franchi tous les obstacles. Les nommés **CHENIER** et **MALFROI**, deux braves carabiniers, le premier de la 4e et l'autre de la 27e (15e), se jetèrent sur chaque côté du pont et s'aidant mutuellement, ils vinrent à bout de couper les cordes qui le tenaient suspendu. Le pont tomba. La troupe pénétra partout et la garnison fut en totalité soumise aux lois du vainqueur. Nous suivîmes la route avec rapidité, et nous fîmes 900 prisonniers, dont le nombre ne tarda pas à s'accroître lorsque après avoir dépassé le village de Storo nous vînmes jusqu'à Condino. Nous les poursuivîmes sans relâche et prîmes toute leur artillerie.

Les circonstances nous firent rester à Storo jusqu'au 16 fructidor. Nous en partîmes pour nous rendre à Tignale et de là pour nous transporter à Riva et Torbole. Le 18, il fallut se mettre en marche pour Mori. L'ennemi s'y était porté en grande force et avait repoussé notre avant-garde. Le général **DALLEMAGNE** ordonna au citoyen **DESSAIX** de livrer un prompt combat. L'ordre fut exécuté par le 1er bataillon. Mais à peine l'action commençait-elle à s'échauffer, que le citoyen **DESSAIX** fut renversé de son cheval, lequel venait d'avoir la cuisse percée. Près de 60 hommes furent blessés parmi lesquels le capitaine **TORLEZ**, les lieutenants **GUERRIER** et **DONNET**. Un instant après le sort du combat ne tenait plus qu'à la valeur de 10 hommes. Les capitaines **DEVEYLE** et **VIVIAND**, les frères **PERRIER**, sergents-majors, et quelques autres braves étaient de ce nombre. Ils se précipitèrent sur la redoute et bientôt elle fut en leur pouvoir. Ils firent mettre bas les armes à plus de 400 hommes et s'emparèrent de 5 pièces de canon. Ils furent bientôt secondés par les deux autres bataillons qui avaient passé sur la gauche et ils donnèrent la chasse à l'ennemi jusque sur la route de Trente. Les officiers, en général, et les chasseurs se conduisirent glorieusement, mais la victoire nous coûta un assez grand nombre de prisonniers.

Le 19, Trente nous ouvrit ses portes. Cette ville, jadis l'infâme foyer que le fanatisme avait choisi pour forger les foudres du Vatican, admira l'étendard de la Raison qui flottait sur ses remparts. Il fallut marcher sur Lavis : l'ennemi nous y attendait. Il avait enlevé les plateaux du pont et barricadé la route. Le capitaine de carabiniers **DESSAIX** fut chargé d'aplanir les difficultés, mais il ne put réussir. Blessé dangereusement, il dut faire retirer sa compagnie.

L'avant-garde avait gagné les hauteurs de droite et cherchait à tourner le village lorsque le chef de brigade **DESSAIX** reçut l'ordre du général en chef de forcer le poste. Il marcha de suite, et s'élança sur le pont avec quelques carabiniers. L'un de ces braves, emporté par son ardeur guerrière, passa par-dessus le parapet, se jeta de l'autre côté du pont et fit le passage. Chacun se précipite au delà du

pont, le citoyen **DESSAIX** rallie un certain nombre de soldats, nous poursuivons l'ennemi jusqu'à une certaine distance et nous revenons à Lavis avec environ 200 prisonniers.
Il fallait ensuite gagner les hauteurs de gauche, la nuit était survenue, notre chef de brigade voulut dépasser la Nave pour faire une reconnaissance. Il découvrit que la traille était coupée. Mais il courut le plus grand danger, n'ayant avec lui qu'une dizaine de chasseurs et le brave capitaine **DEVEYLE**. Il vit venir derrière lui une trentaine de chasseurs à cheval. Dans l'obscurité, il les attend et leur dit qu'il venait d'apercevoir des vedettes ennemies et qu'ils eussent à détacher quelques hommes pour aller les reconnaître. L'un d'entre eux s'approche de lui, saute sur son arme et lui dit en mauvais français : « *Vous êtes prisonnier.* »
Le citoyen **DESSAIX**, étonné de ce langage, examine l'inconnu et s'aperçoit de son erreur. Que fait-il alors ? Il dégage son sabre, et leur crie d'une voix menaçante : « C'est vous autres, au contraire, qui êtes prisonniers, et si, de suite, vous ne mettez pied à terre, je vous fais tous fusiller. »
Aussitôt, celui qui était près du chef de brigade lui lança quelques coups de sabre qu'il fut assez heureux de parer. Il leur fit essuyer une prompte décharge de la part de son petit détachement. Quelques-uns des cavaliers en furent tués et les autres épouvantés au nombre de 22 mirent bas les armes. Ils descendirent de cheval et furent conduits à Lavis. Le citoyen **DEVEYLE**, moins heureux que son chef, reçut quatre coups de sabre, dont il mourut quelque temps après. La République, en perdant en sa personne un de ses plus fidèles soutiens, n'a pu que placer ce brave officier parmi les héros martyrs de la liberté.
Toute la nuit fut employée à reconnaître les démarches de l'ennemi. Le lendemain, nous nous établîmes à Saint-Michel, et gardâmes ce poste jusqu'au 24 fructidor, époque à laquelle nous fûmes forcés de l'abandonner. Nous retournâmes à Lavis, et, le 25, nous prîmes position au-dessus de Pressano, à une lieue en arrière de Saint-Michel. Les Autrichiens voulurent s'y opposer, mais ils furent battus et nous leur fîmes plusieurs prisonniers.
Sur ces entrefaites la 4e demi-brigade d'infanterie légère et le bataillon des tirailleurs corses furent embrigadés avec la 27e[1]. Le 1er bataillon resta à Torbole et les deux autres occupèrent les hauteurs de Pressano[2].
Le 10 brumaire, l'ennemi vint attaquer Torbole et Nago. Le chef de brigade **DESSAIX** avait donné ordre de tenir ce poste autant que possible et de faire en sorte, à la dernière extrémité, de s'embarquer afin de se retirer sur Salò et de là sur Brescia, en ayant soin de détruire les ponts et chaussées le long de la route. Il avait pris toutes les dispositions pour exécuter cet ordre. Les barques étaient préparées. Il avait fait partir les farines du magasin de Torbole et ce fut après cette opération qu'il opposa la plus vive résistance. Le poste avancé fut forcé et se repliait sur Nago, lorsqu'il courut de suite à la tête de cette garde. Il ordonna la charge et reprit le poste, il fit même quelques prisonniers. Plusieurs Autrichiens furent tués et d'autres blessés.
L'ennemi, honteux de ce premier revers, revint en force, s'empara de Torbole et força l'évacuation de Nago. Quelques instants auparavant, le citoyen **DESSAIX** reçut un autre ordre, par lequel il lui était enjoint de diriger sa retraite sur Mori. Il ne put en donner connaissance à la majeure partie du bataillon qui se trouvait à Torbole et dont l'embarquement était déjà fait. Les Autrichiens s'emparèrent si rapidement de ce village qu'ils arrivèrent assez tôt avec leur artillerie pour inquiéter les Français, au point qu'ils firent couler à fond deux barques de ce transport.
Le citoyen **DESSAIX** n'avait pas 80 hommes sous son commandement, officiers compris. Il envoya l'intrépide capitaine **SICARD** sur la montagne à dessein d'arrêter la marche rapide d'une colonne de

1 C'est à partir du 7 octobre 1796 que la demi-brigade allobroge (4e légère) pris la dénomination de 27 légère, par sa fusion avec la 15e légère, qui renfermait le bataillon de chasseurs corses.

2 En octobre 1796, la 27e et la 29e légères formaient la brigade Fiorella, division Vaubois, dont le quartier général était à Trente. La 27e (colonel Dessaix) avait 1604 hommes présents sous les armes.

Tyroliens qui voulaient couper sa retraite entre les gorges, par le lac de Zopia. Ce brave militaire se battit avec un courage admirable, mais le succès ne répondit point à son attente, il fut contraint de céder à la force et malheureusement il reçut un coup mortel qui priva la patrie d'un républicain à toute épreuve.

Les impériaux poursuivirent vivement la troupe de Nago ; le chef de brigade s'arrête pour l'attaquer avec furie, il ordonne la charge et bientôt il fait reculer les esclaves, il les poursuit quelques moments et continue sa route pour Mori. Trois fois il dut combattre pour arriver sans inquiétude au but de sa retraite. Il venait de donner la dernière attaque, lorsque, après s'être remis en marche un peu en arrière de sa troupe, il aperçoit un chasseur hongrois qui lui faisait des démonstrations avec son casque. Il crut qu'il désertait et l'attendit pour en savoir le résultat. Arrivé à trois pas du chef de brigade, le soldat ennemi arme son fusil, le couche en joue et lui signifie de se rendre. Le commandant aussitôt dit au lieutenant **ARNAUD** qui le suivait de prendre le fusil d'un chasseur qui était à peu de distance. Cet officier le fit très promptement et tua le Hongrois qui s'attendait déjà à être vainqueur. Ainsi le citoyen **DESSAIX** fut arraché au coup fatal qui allait faire succéder à l'amitié de ses frères d'armes les regrets de tous ses concitoyens.

Le lieutenant **BOCQUET**, rendu depuis peu de temps à la liberté, fut fait prisonnier dans cette affaire pour la deuxième fois et l'ennemi l'accusa d'avoir donné lui-même la mort au chasseur hongrois, et il fut jeté au cachot et menacé d'être fusillé et fort maltraité[1].

Les impériaux entrèrent presqu'en même temps que nous dans le village de Mori. Le chef de brigade **DESSAIX**, secondé par le capitaine **DODANE** de la 17e légère et par le sous-lieutenant **TERME** de la 27e, se porta vers une barrière que l'ennemi voulait enfoncer, lui disputa le passage à coups de sabre et l'empêcha de forcer la barrière ; cette action audacieuse permit aux postes qui s'était repliés de se rallier et de repousser les Autrichiens qui de toute la nuit n'osèrent plus reparaître.

Le lendemain soir, le citoyen **DESSAIX** fit couper les cordes qui tenaient le pont et cela sous le canon de l'ennemi qui tirait à toute volée. Il se retira ensuite sur Roveredo. La division **VAUBOIS** effectuait sa retraite sur Montebaldo et la Corona. La 27e fut choisie pour faire l'arrière-garde. Elle fut dirigée de Montebaldo sur Bussolengo avec ordre d'occuper les hauteurs de gauche qui dominent le lac de Garde et de protéger la rive droite de l'Adige. Elle resta là jusqu'au 27 brumaire, époque à laquelle les impériaux vinrent attaquer la colonne que commandait à Rivoli le général **JOUBERT**. Le général **VAUBOIS** ordonna au citoyen **DESSAIX** de se transporter de suite à ce village. Les quatre lieues de distance furent exécutées à la course. Une demi-heure avant d'arriver sur le champ de bataille, la demi-brigade rencontra toute l'artillerie française qui battait en retraite à la hâte. Le général chargea le chef de brigade de soutenir le centre. Il s'y porta au pas de charge avec les trois compagnies de carabiniers. Mais il n'y trouva que des Autrichiens, il les repoussa ; et après quelques heures de combat il fut contraint de quitter ce poste. L'ordre lui en fut donné de la part des généraux **FIORELLA** et **VALETTE** qui montrèrent dans cette occasion beaucoup d'intrépidité et de sang-froid.

Enfin, ils furent accablés par le nombre, et, comme ils se trouvaient au bord de l'Adige qui leur fermait le passage, les Autrichiens eurent bientôt le dessus ; les cartouches manquant aux soldats, ils furent, malgré leur courageuse résistance, obligés de se rendre prisonniers.

1 Au nombre des allobroges faits prisonniers se trouvait Pierre Folliet, d'Abondance, chasseur de la 5e compagnie du 3e bataillon.

Le citoyen **DESSAIX**, que son intrépidité avait engagé trop avant, fut pris avec trente-neuf officiers et un grand nombre de sous-officiers et chasseurs ainsi que les généraux **FIORELLA** et **VALETTE**[2].

Nous reçûmes enfin l'ordre de quitter Rivoli et de nous rendre au blocus de Mantoue, nous y restâmes quarante jours, pendant lesquels nous eûmes à soutenir plusieurs sorties de **WURMSER**. De là nous partîmes pour la Romagne. Arrivés à Bologne nous quittâmes la route de Rome pour prendre celle de Ferrare. Une expédition d'une importance majeure nous appelait sur les bords de l'Adige. Après une marche forcée, le 25 nivôse, nous parvînmes sous les murs de Legnago où la demi-brigade prit quelques heures de repos. Elle savait l'approche de l'ennemi qui avait passé l'Adige et qui la nuit précédente avait fait une fausse attaque à Villa-Bartolomea. Elle s'impatientait déjà lorsque le général **AUGEREAU** parut et donna le signal.

Le pas de charge se fit entendre ; malgré le nombre nous pénétrâmes dans Anghiari et nous prîmes tous les avant-postes. La victoire fut pendant quelque temps incertaine. L'ennemi retranché derrière les haies et les fossés, faisait un feu des plus soutenus, mais le champ de bataille fut bientôt à nous, et la baïonnette seconda notre courage. Huit pièces de canon, un obusier et 2,000 prisonniers furent le prix de cette mémorable journée et nous dédommagèrent des fatigues que nous avions essuyées pendant quelques jours. Les officiers, sous-officiers et chasseurs firent briller dans cette circonstance leur fermeté et leur valeur. Le citoyen **BLANC**, adjudant-major, se distingua particulièrement et à la tête de cinquante chasseurs entra dans le village de Rovichiarita. Cinq cents hommes barricadés dans les maisons et faisant un feu terrible des fenêtres furent prisonniers et mirent bas les armes devant le faible détachement dont dix sept étaient déjà blessés, au nombre desquels le citoyen Blanc qui reçut un coup de feu en prenant deux pièces de canon.
Le citoyen **SINETTI**, chef de bataillon, commandant alors la demi-brigade, fut blessé à mort. Le citoyen **DUPAS**, aussi chef de bataillon, reçut une balle à la jambe ; le capitaine **FRANCOUL**, commandant le 3e bataillon, fut tué. Le citoyen **RICHARD**, sous-lieutenant fut également mis hors de combat. Le citoyen **ANDRIEL** prit à lui seul deux pièces de canon avec leur attirail.
Le 26 et le 27, nous poursuivîmes **PROVERA**, qui se trouva cerné dans Mantoue ; la résistance fut longue mais il fut contraint de céder à la valeur républicaine et de se rendre prisonnier. Cinq pièces de canon avec leurs caissons restèrent entre nos mains.
Le 5 pluviôse, sur la route de Citadella à Bassano, nous engageâmes un combat qui fut des plus sanglants et qui nous fit regretter un grand nombre de camarades. Le capitaine **MICHEL**, officier plein de courage, y perdit la vie. L'intrépidité de nos gens avait déjà forcé les postes, quand la nuit et les ordres du général l'obligèrent à se retirer. Le citoyen **SELLIER**, adjudant sous-lieutenant, fut blessé d'un éclat d'obus et se montra héroïquement. Les citoyens **BONNIER, BONNARD** et **EXPERT**, tous trois chefs de bataillon, furent aussi blessés à la même affaire.
Le 6 ventôse nous fûmes en reconnaissance sur la Piava, avec un escadron de hussards et un de chasseurs ; mais, trop faibles pour résister au nombre, nous sommes contraints de nous replier ; nous voyant poursuivis, nous fîmes halte, et bientôt un feu de file des mieux nourris culbuta 4 escadrons ennemis dont 2 du régiment de Toscane, et 2 de Wurmser. Ils furent poursuivis à leur tour au pas de charge, ils abandonnèrent les retranchements de la Maison-Blanche, et repassèrent le

2 Dès que les graves blessures qu'il avait reçues lui permirent de supporter le voyage, le colonel Dessaix fut transféré à Komorn, en Hongrie, où il resta cinq mois en captivité. Il fut échangé, ainsi que ses frères François et Aimé et tous les officiers et militaires de son corps, en exécution de la suspension d'armes de Léoben, signée le 18 avril 1797.
La 27e légère termina cette campagne sous les ordres du général Lannes, le chef de brigade Dessaix n'ayant pas été remplacé pendant sa captivité.

fleuve. Nous profitâmes de la nuit et nous nous retirâmes aux postes que nous occupions à Caena où nous nous reposâmes quelques jours. Pendant ce temps il ne se passa rien d'important et il n'y eut que des affaires de postes.

Le 22 ventôse parut ; l'aurore annonçait le jour le plus serein et semblait nous présager la victoire. La Piava qui roule précipitamment ses ondes nous offrait cependant le plus difficile obstacle. L'ennemi, retranché de l'autre part, nous en disputait le passage, mais rien ne peut arrêter les républicains. Nos soldats passèrent par pelotons ayant l'arme au bras et l'eau jusqu'à la ceinture, et, sans rompre la ligne, furent bientôt à l'autre rive. Le citoyen **APCHER**, adjudant sous-lieutenant, se distingua dans cette affaire ; n'écoutant que sa bravoure il se jeta à la nage et passa le premier. Le citoyen..., carabinier au 3e bataillon en usa de même. L'ennemi, étonné de l'intrépidité de nos phalanges, prit la fuite après quelque résistance, et fut poursuivi jusqu'à la nuit.

Le 23, Sacile devait encore être témoin de la valeur de nos armes. Toute la journée nous avions été en mouvement. Il était nuit, lorsque la charge se fit entendre : les avant-postes furent bientôt culbutés, et malgré la résistance la plus opiniâtre la ville fut prise d'assaut ; 300 hommes, parmi lesquels beaucoup d'officiers, furent faits prisonniers.

Le 16, une nouvelle victoire couronna nos exploits ; le Tagliamento vit paraître les Français sur ses rives. Le matin, nous nous avançâmes pour reconnaître les positions de l'armée impériale. L'ardeur de nos soldats les porta jusque sous les pièces de canon de l'ennemi. Ils étaient déjà arrivés à la dernière branche du fleuve lorsqu'ils reçurent l'ordre de se retirer. L'escarmouche fut sanglante. Nous revînmes à la rive opposée et nous attendions avec impatience le moment du passage. Enfin deux heures sonnent. L'ennemi est en bataille, et la demi-brigade qui occupait l'aile gauche se lance vers le fleuve et est bientôt de l'autre côté. L'ennemi fit résistance et nous tint quelque temps en balance devant le village, mais il fut enfin forcé de nous laisser le champ de bataille. Il fut dérouté de toute part, 3 pièces de canon et un grand nombre de prisonniers tombèrent entre nos mains.

Le capitaine **BAQUÈRE**, officier d'un rare mérite, fut tué. Un caporal de carabiniers se battit à lui seul contre une division de houlans plutôt que de se rendre, et fut haché à coups de sabre. Un obus emporta une file entière de carabiniers sans décourager les autres. Le brave sous-lieutenant **LACHAUME** fut blessé à cette affaire, et le citoyen **BRANCHEDOR**, sergent, eut le bras emporté ; il témoigna la plus rare valeur et un sang-froid étonnant.

Le 2 germinal arriva et le Frioul vit pour la première fois les Français pénétrer dans ses gorges. La nature semblait s'être liguée avec l'art pour nous en disputer l'entrée, mais le soldat républicain, qui ne craint ni fatigues ni dangers, ne fut point intimidé. L'ennemi retranché dans des rochers inabordables, la route coupée en plusieurs endroits nous offraient le plus difficile accès ; mais tous ces obstacles furent bientôt vaincus et les positions les plus affreuses furent prises à la baïonnette. Les échos des montagnes répétèrent la charge et annoncèrent la victoire aux peuples voisins. La redoute fut envahie, l'ennemi y fut taillé en pièces, tout ce qui put se sauver prit la fuite et fut se retrancher derrière Coporeto. Nous poursuivîmes la marche avec vigueur et, le soir venu, ne connaissant pas la position de l'ennemi, et la nuit étant des plus obscures, nous fumes contraints de suspendre le combat jusqu'au lendemain. Mais les Autrichiens, encore épouvantés de leur défaite du matin, nous épargnèrent un double succès et évacuèrent le poste.

Dans cette mémorable journée, les chasseurs de notre demi-brigade se montrèrent avec la plus grande intrépidité. Le citoyen **VERBIGIER**, sous-lieutenant, se conduisit en bon et brave soldat et reçut une grave blessure au bras droit au moment où il montait à l'assaut avec ses carabiniers. Le citoyen **LEFÈVRE**, qui s'est déjà distingué dans les affaires précédentes et à qui sa valeur avait mérité le grade de lieutenant à la reconnaissance sur la Piava, fut des premiers dans la redoute et prit 2 pièces de canon avec leur attirail. Ce combat, le premier que la demi-brigade ait livré dans le Frioul, coûta à la patrie plusieurs de ses braves défenseurs.

Le 4, le fort de Chiusa nous vit sous ses murs. Ce fort, situé sur la grande route entre des montagnes inaccessibles, toutes couvertes de neige et de glace, des redoutes bien gardées et hérissées de canons, tout semblait nous annoncer la fin de nos triomphes.
Mais le soldat, toujours intrépide, sut bientôt escalader les sommets des monts et s'emparer des positions environnantes pendant la nuit. Enfin le point du jour paraît, et nos chasseurs, qui s'étaient placés sur les hauteurs les plus escarpées toutes palissadées de rochers et bordées de précipices affreux, font pleuvoir dans les retranchements ennemis une grêle de balles et de pierres, et obligent les canonniers à quitter leurs pièces. Le citoyen **HILAIRE**, sergent-major de carabiniers, entra des premiers dans le fort, et fit à lui seul un officier avec six hommes prisonniers. Le citoyen **FORBAC**, aussi sergent-major, qui depuis est mort des suites de trois blessures, se distingua par sa bravoure, et prit un officier supérieur avec toute sa suite. Le citoyen **ARNAUD**, sous-lieutenant de la 1re compagnie du 1er bataillon, fut blessé à mort. Cette compagnie compte deux capitaines et deux sous-lieutenants tués au champ de bataille. Le citoyen **BONNARD**, chef du bataillon, reçut aussi une blessure lors de l'attaque du fort. Le citoyen **CANSELLE**, lieutenant, officier d'une rare valeur, y fut tué. Enfin, chacun y fit son devoir, et la République doit verser des pleurs sur la tombe de plusieurs braves soldats qui ont perdu la vie dans cette affaire ; entre autres le citoyen **GABOT**, tambour-major, se comporta d'une manière distinguée et tomba mort en entrant dans un créneau de la redoute.

Le lendemain, nous poursuivîmes l'ennemi avec vigueur et nous n'eûmes à livrer combat qu'à Frisac où l'expédition fut heureuse. De là, nous nous avançâmes sur Léoben, d'où nous envoyâmes sur les montagnes des détachements qui prirent un convoi ennemi très considérable. La patrie n'a qu'à se louer de la valeur des républicains qui, commandés par le général **DUPHOT**, homme d'un rare mérite, ont su par leur courage et leur constance, marcher sur ses traces pour le triomphe de la Liberté. La paix devait récompenser tant de vertus.
Elle vit, à cette époque, couronner leurs travaux immortels.

Tel est le rôle intéressant qu'a joué la 27e demi-brigade d'infanterie légère sur ce dernier théâtre de la guerre, théâtre d'autant plus fameux, que l'histoire promet à l'univers d'y représenter un jour l'opprobre, des tyrans, la gloire des peuples et le bonheur de la postérité. Heureuse d'avoir partagé les lauriers de l'armée d'Italie, sous le commandement en chef d'un général déjà placé au Temple de Mémoire, elle jure, cette demi-brigade, de ne voir en aucun temps la Patrie en danger que pour être toujours prête à cimenter de son sang l'unité et l'indivisibilité de la République.
Certifié sincère et véritable le présent rapport historique de la 27e demi-brigade d'infanterie légère, par nous membres composant le conseil d'administration de ladite demi-brigade.

Coni, le 13 frimaire an VI républicain.

Le chef de brigade commandant

DESSAIX.

VIVIAND,	TRAPIER,	A. REGNAULT,	JACQUIER,	DUMAS,
Capitaine.	Capitaine.	Lieutenant.	Sergent-major.	Carabinier.

Pendant cette campagne de près d'une année, l'ancienne légion allobroge, fondue dans la 4e légère, puis dans la 27e légère, avait perdu les officiers suivants :

Tués.

Les capitaines **DEVEYLE, MICHEL.**
Les lieutenants **BESANÇON, PAULIN.**
Le sous-lieutenant **ARNAUD**.
Le sergent-major **BOUVIER**.

Blessés.

Le chef de brigade **DESSAIX**.
Le chef de bataillon **DUPAS**.
Les capitaines **MARION, VOIRIN, TORLEZ, FORESTIER**, **Aimé DESSAIX**.
Les lieutenants **SAVOYE, FOURNIER, GUERRIER, DONNET.**
Les sous-lieutenants **RICHARD, JOLIFIER.**
L'adjudant-major **BLANC**.
L'adjudant sous-lieutenant **SELLIER**.

Prisonniers.

Le chef de brigade **DESSAIX**.
Les capitaines **DUBUISSON, VOIRIN, MARION** (**Joseph**).
Les lieutenants **BOCQUET, COTTET, SAVOYE, FOURNIER.**
Les sous-lieutenants **MARION (François), JOLIFIER.**
Et un grand nombre d'officiers.

Ancestramil